



L'Université d'été réunit artistes, opérateurs culturels, chercheurs, acteurs sociaux, urbanistes, responsables de politiques culturelles... venus d'ici et d'ailleurs et passionnés par l'actualité et le futur de la ville.

Cette année, les questions d'exclusion et de justice sociale sont au cœur du débat, par la mise en valeur de pratiques artistiques tendant à remettre au centre du discours politique, social et artistique des corps qui sont généralement exclus ou maintenus à la périphérie.

Judi 10 septembre : *CORPS INDIGNES*

Exclus pour des raisons « morales » par le patriarcat: femmes, homosexuels, transgenres, gros, drogués, prostituées, considérés comme coupables de ne pas être (dans) la norme...

09:30 > 12:30: Session plénière

Éclaireure : **Rachele Borghi** (FR)

Intervenants: Mara Vujic (SI), Val Smith (NZ), Rosana Cade (UK), Rebel.lieux (BE)

SIGNAL est un projet mis en place par le Cifas, avec l'aide du Centre culturel Jacques Franck, du Service de la Culture de Saint-Gilles, du CPAS de Saint-Gilles, du PAC Régionale de Bruxelles, des Rencontres saint-gilloises, de la Maison du Livre et de la Société royale de philanthropie et le Creative New Zealand. Avec le soutien de la Commission Communautaire française de la Région de Bruxelles Capitale, la Fédération Wallonie-Bruxelles et Actiris

Jeudi 10.09.2015: "LE CORPS INDIGNE"

Introduction par Rachele Borghi

Centre Culturel Jacques Franck

Aujourd'hui je suis censée parler des corps ; plus spécifiquement de corps hors-norme, de ces corps que le regard hétéro-patriarcal sexiste et capitaliste considère comme *out of place*, en particulier de l'espace public. Des corps qu'il faut, ça va de soi, écarter, marginaliser, invisibiliser, exclure des privilèges.

Pour faire cela, je vais vous raconter une histoire. Et, parce que je suis féministe, je vais partir de moi. Je vais donc profiter du privilège que j'ai aujourd'hui de parler devant un auditoire qui paraît être disposé à rester ici à m'écouter pour environ une heure. Je voudrais aujourd'hui construire mon intervention autour du rapport entre espace, ordre social et dynamiques de contrôle des corps, un rapport construit pour maintenir les privilèges des sujets dominants et le statu quo social. Mais plutôt que me concentrer sur la dénonciation de comment l'injustice sociale se construit aussi à travers l'espace et son usage et comment chacun.e d'entre nous participe de façon plus ou moins consciente à la légitimation des normes spatiales ou à leur refus, je vais me concentrer sur les réactions, les actions et les micropolitiques d'affrontement, de détournement et de dépassement du contrôle de corps et d'imposition des normes dominantes.

Mon approche est celle du transféminisme queer, je suis donc une féministe, une universitaire féministe. Mes recherches et mon travail de chercheuse, c'est-à-dire ce que je vais vous proposer aujourd'hui, sont issus de l'épistémologie féministe. L'épistémologie féministe m'a ouvert les yeux sur le fait que la production de la connaissance n'est pas objective mais qu'elle revient aux producteurs de ces connaissances et que, lorsque la production de la connaissance est intimement liée au pouvoir et lorsque le pouvoir était (et c'est encore souvent le cas) exercé par des hommes, ça va de soi que le savoir n'est pas objectif mais correspond à un positionnement masculin (et plus précisément à la *male gaze*) et dominant. Et quand on dit dominant, on dit blanc, occidental et bourgeois. Bon courage alors aux empiristes... L'épistémologie féministe m'a aussi appris que la division entre théorie et pratique nous sert aussi à créer des typologies de connaissances hiérarchisées, délégitimant tout ce qui ne renvoie pas aux producteurs de connaissances légitimées, avec des outils considérés comme 'scientifiques'. Je fais référence à l'idée qu'il existe une connaissance 'pure', dont l'impartialité et l'universalité sont garanties par des sujets comme les professeurs, les médecins, les savants en général. En déconstruisant ce point de vue, j'ai donc appris à

intégrer la subjectivité dans mon travail de recherche et à me positionner vis-à-vis de mon terrain.

La théorie queer, qui est pour une raison générationnelle, ce qui caractérise le féminisme dans lequel je me reconnais – je suis née en 1976, donc je me suis formée dans les années de la troisième vague du féminisme, après que Teresa de Lauretis en 1990, à Santa Cruz, Université de Californie, à la conférence « Lesbian and gay sexualities » ait utilisé le terme 'queer' (jusqu'à ce moment-là utilisé comme synonyme de bizarre, étrange, pédé...) à côté du mot 'théorie'. Cette intervention sera publiée dans la revue *Differences* et traduite en français par Marie-Hélène Bourcier en 2007 dans le livre *Théorie queer et cultures populaires*. « Q.T. attire l'attention sur deux aspects : le travail conceptuel et spéculatif qu'implique la production du discours et la nécessité d'un travail critique qui consiste à déconstruire nos propres discours et nos silences construits » (p. 97-98).

De Lauretis tient à faire la différence entre son usage du terme queer et celui de *queer nation*. En effet le terme avait déjà commencé à se développer au sens des groupes militants avec une valeur d'autodéfinition à travers le renversement de l'insulte à partir des années 80.

□ Si la théorie queer met ensemble la recherche théorique sur le thème des sexualités dans la deuxième phase des études culturelles, marquées par le féminisme et la critique postcoloniale, en critiquant l'hétéronormativité dominante et la répression sociale des subalternes, en légitimant en même temps leur présence comme sujets actifs du savoir (voir Bourcier 2001 et 2011), le terme queer se diffuse à l'intérieur et au dehors de l'académie en donnant vie à une prolifération d'applications dans le milieu académique comme dans le milieu militant. Ce contexte de production des subcultures a influencé la réflexion sur la recherche, sur le terrain et ses méthodes.

Appliquer à mes recherches la méthodologie queer signifie, comme l'explique bien dans ses travaux Cha Prieur (2015), « s'appuyer sur les savoirs situés féministes (positionnalité), sur la réflexivité de la recherche (étudier la manière dont on construit sa recherche mais aussi la manière de faire du terrain) et aussi le « care » dans la recherche (comment mener son enquête et comment restituer les données sans mettre en danger les personnes enquêtées et en leur apportant quelque chose) ».

□ Parce que je crois que le personnel est encore politique, je ferai cela en explicitant mon expérience et mon positionnement.

D'abord je voudrais partir d'une évidence: l'espace public n'est pas neutre.

L'espace n'est pas simplement un arrière-plan, un cadre dans lequel les actions humaines ont lieu, mais il est aussi un producteur de significations et un reproducteur des mécanismes et

des dynamiques sociales. Pourtant la prise en compte du rôle de l'espace comme vecteur des normes sociales liées au genre et aux sexualités n'est pas évidente. Or l'espace public est conçu, géré et modelé sur la base d'une conception binaire rigide (homme-femme, homosexuel-hétérosexuel, etc.) (<http://www.slate.fr/story/88047/toilettes-genre>).

De cette manière, la nature genrée de l'espace social est occultée par la naturalisation de la division entre espace public et espace privé, reflet de la division de la vie sociale entre sphère publique et sphère privée. L'hétéronormativité de l'espace social est occultée par une supposée « neutralité » et une idée mythifiée de l'agora.

L'espace donc légitime ou sanctionne et, de cette façon, construit la norme. Par conséquence, notre pratique de l'espace peut aller appuyer, légitimer et reproduire, de façon plus ou moins consciente, ces normes.

Il paraît donc plus évident que les espaces jouent un rôle important dans la reproduction et la naturalisation des structures de pouvoir; et c'est dans les corps, dans nos corps, que les dynamiques de contrôle social ont leur application (Foucault 1975).

Qui est donc le sujet qui habite l'espace public de plein droit? Il ne s'agit pas d'un sujet neutre mais bien positionné: c'est le sujet dominant, c'est à dire mâle, blanc, occidental, hétérosexuel, aisé, valide, jeune. Ce sujet détermine la norme et ce qui est considéré comme hors-norme. L'espace public va donc acquérir un caractère fortement normatif, qui sanctionne et exclut les sujets et les corps qui ne répondent pas aux normes sociales. Quel sont les corps *out of place*? Ce sont les corps qui incorporent des modes de vie qui n'adhèrent pas à ce que l'on considère comme « normal ». Leur stigmatisation et exclusion spatiale contribue à la reproduction des notions de citoyenneté et de droit sur la base de la normativité, voire de l'hétéronormativité (Hubbard, 2001 ; Jackson, 2006). Pour ces sujets, la pratique des espaces publics peut devenir très contraignante (et anxiogène si on pense aux agressions verbales et physiques).

La perspective jusqu'ici tracée nous aide à déconstruire l'évidence selon laquelle l'espace public est un espace neutre et universel et le fait que tout individu qui le traverse peut le parcourir et se l'approprier de manière identique/égale. Mais cette prise de conscience peut ne pas être un point d'arrivée mais devenir un point de départ. Si on est capable de renverser les perspectives, on peut transformer en fort ce qui est considéré faible, détourner les discours

dominants et créer des espaces de renversement, de transgression des normes dominantes hétérosexistes patriarcales même si ces espaces sont souvent temporaires.

Cette perspective a trois mots clef: corps, performance et espaces intimes.

On commence par le corps. Le corps est en continue relation avec l'espace. Non seulement le corps est *dans* l'espace, mais il *est* aussi espace (Johnston et Longhurst 2010). Par conséquent, le corps est un espace social, il est en relation avec d'autres espaces et il participe à la production de l'espace. Le fait qu'il soit continuellement mis en relation à l'espace, nous oblige à « reconnaître que les individus en société subissent des déterminations, voire des oppressions, liées à leurs caractères physiques. Le corps humain ne peut être méconnu dans les recherches sur la conception que les individus se font du danger, de la distance, de la violence, de l'hostilité du milieu de vie, de la santé et sur les pratiques spatiales qu'ils réalisent » (Barthe-Deloizy, 2003, p. 213).

Donc les corps ont un potentiel énorme et les corps hors-norme encore plus... parce qu'ils possèdent un potentiel de subversion très fort qui peut permettre de transgresser les normes qui règlent les espaces publics.

Si au corps on ajoute la performance, on aperçoit des formes de militantisme et de résistance où l'on utilise son propre corps comme support à l'action à travers des performances dans l'espace public qui permettent de rendre visible les rapports de domination et l'injustice sociale, on parle donc d'un nouvel art de militer. Il y a beaucoup d'exemples à cet égard et beaucoup d'ouvrages et d'articles ont été écrits dernièrement. Aujourd'hui, je voudrais donc vous montrer des exemples de performances réalisées dans l'espace public par des sujets militants qui ont introduit le genre mais aussi les sexualités dans les revendications autant que dans les manières de porter dans l'espace public leurs revendications. Il va de soi qu'ici le corps du/de la militante est central : le corps hors norme (corps des femmes, des personnes transpédégouines, corps non blancs, corps freaks, corps folles) devient l'incarnation des revendications et support de l'action. La performance des corps permet ainsi de investir l'espace public.

J'emploie ici le concept de performance dans une perspective queer, et plus particulièrement avec une méthodologie de flibustier « scavenger methodologies » (Halberstam 1999). C'est à dire que dans mon raisonnement le concept de performance fait référence en même temps à Butler (dont son livre *Gender Trouble* du 1990 est un point de repère dans le féminisme de la troisième vague et dans la théorie queer) mais aussi à son usage en anthropologie et dans l'art.

Butler a montré comment la performance est une assignation normative qui, à travers la répétition et la réitération des gestes, des postures, des mots à travers le corps, naturalise et reproduit le genre; la performance cite des gestes, des postures, des mots et les réitère, les répète. Pour Butler, le genre est un énoncé performatif qui a la capacité de créer ce qu'il nomme. Le genre est donc une forme de performance parce qu'il n'existe pas avant d'être agi. Il n'est pas une qualité du sujet ; il est l'expression de la norme. Ce qui permet à la norme d'exister est le fait de la dire et de la répéter. Dans ce contexte, le sexe est l'antécédent artificiel du genre ; il n'est pas « naturel » mais au contraire « naturalisé » et rendu invisible par le pouvoir du discours. Par conséquent, le genre est toujours une imitation, mais une imitation sans modèle original : c'est l'acte imitatif, la performance, la citation qui donne corps à l'original antécédent (Arfini, 2011). Selon sa réflexion, le « doing », le « faire » du discours, les connaissances préconstituées et les répétitions produisent les sujets sociaux. Par conséquent, les identités n'existent pas avant la performance (Gregson et Rose, 2000).

En même temps, le concept de performance renvoie à la mise en œuvre ou en espace d'une création. C'est une action symbolique par laquelle le/la militante/artiste/activiste/artiviste rend visible l'invisible avec des moyens esthétiques (formes, couleurs, matières) et aussi à travers son corps.

La performance permet donc d'ouvrir des espaces (plus ou moins éphémères, plus ou moins temporaires) de création à travers des actions symboliques qui rendent visible l'invisible. Elle permet d'analyser la relation entre les individus et les normes sociales, c'est-à-dire les processus d'intériorisation et les dynamiques de reproduction des normes (de « race », de classe, de genre, sexuelles). Le corps devient alors le lieu où la performance prend forme, un lieu habité, réapproprié, le premier espace d'élaboration de la réflexion, de création, de revendication. La performance désigne ainsi un corps en action qui produit perpétuellement une nouvelle réalité (Thrift 2000 ; Chapuis 2010). Si la performativité est contraignante, elle peut représenter une ressource pour le changement social et politique puisqu'on peut toujours renverser la valeur de la performance et l'utiliser pour affirmer, montrer, rendre visible ou simplement porter l'attention sur quelque chose. C'est le cas, par exemple, des *hate speeches*, des insultes qui peuvent être utilisées de manière déformée, créative et positivement déviante (Butler, 2008). La performance peut donc subvertir la norme au lieu de la reproduire. Comment ? Par les mêmes moyens que la performativité : à travers la répétition, la réitération « inadéquate », le décalage du performatif.

Cette conception du corps méprisé comme outil de résistance nécessite un apprentissage, c'est à dire qu'il y a une opération préalable : la réappropriation de son propre corps, dépossédé par le patriarcat et les normes hétérosexistes. Habiter les corps gros, moches, inadéquats, excessifs, provocateurs, euphoriques ; les corps nus, les corps hors-catégorie, hors-place, hors-norme, les corps trans, a-genrés, folles, désirants, les corps freak, les corps folles, les corps chiennes. Habiter ce genre de corps, ça s'apprend. Se réapproprier ce corps signifie apprendre à le vivre, à l'habiter, comme le féminisme nous l'a enseigné. Il s'agit d'une étape fondamentale pour pouvoir investir l'espace public. Et là on arrive au troisième mot-clé :

Espaces intimes, caractérisés par une dimension émotionnelle et affective. Si on laisse de côté le système binaire avec lequel on a appris à concevoir l'espace et donc à régler nos comportements et attitudes, à submerger nos désirs, à juger ce qui est bien à sa place ou déplacé, c'est à dire, si on essaie d'oublier le binôme espace public/espace privé on pourra peut-être lire les espaces non comme des contenants divisés de façon rigide l'un de l'autre et dans lesquels on peut ranger choses et personnes, situations et comportements, à chaque chose sa place. Au contraire, on peut peut-être les lire comme des boîtes ouvertes, ou encore mieux, comme des vases communicants, qui donnent vie à des *spaces in between*, qui ne sont ni une chose ni l'autre mais le résultat des interactions entre les différents éléments qui caractérisent l'espace et les corps qui le traversent. Si on regarde l'espace de cette façon, nous pouvons penser les espaces comme un continuum. Il n'y aura plus donc une fermeture de la porte de chez nous, là où on va reléguer la vie dite 'privée', qu'on est censé penser comme un espace fermé à l'écart du reste du monde, le seul lieu pour laver le linge sale, une perspective qui nous autorise à penser que ce qui arrive à l'intérieur ne regarde pas les autres, n'est pas politique. La porosité des espaces nous invite au contraire à penser que les dimensions dites privées et dites publiques de nos vies peuvent se contaminer. Et c'est comme ça que la maison devient un lieu d'intimité et de partage de l'intimité et de la militance, un espace qui peut devenir un espace collectif, au même titre que les espaces communs, lieux privilégiés pour la sociabilité ; espaces de réunion où se déroule la vie sociale du groupe et où les normes sociales qui règlent les espaces du « dehors » sont suspendues ou sont ressenties comme moins contraignantes. Ce sont des espaces (maisons, lieux militants etc.) très importants pour les minorités parce qu'ils permettent le développement de la sociabilité, le partage des expériences et *l'empowerment* (locaux associatifs, maison de quartiers mais aussi bars, clubs, etc.). Ces sont des espaces d'échange, de partage qui deviennent des espaces d'apprentissage (des modalités de militance mais aussi des modalités pour se réapproprier de son propre corps) aussi à travers la réalisation d'ateliers.

La dimension d'**atelier** est centrale dans ce discours parce que c'est dans les ateliers que les individus peuvent expérimenter. Le corps devient alors un laboratoire des pratiques et d'expérimentation. Son corps et son corps en interaction avec les autres. Dans les ateliers, le corps individuel devient aussi un corps collectif. Cette dimension intime est assez importante parce qu'elle permet de créer des relations, des réseaux, de tisser des liens qui sont nécessaires pour acquérir la confiance et l'empowerment qui permet l'action (collective ou individuelle) dans la sphère publique. Dans les ateliers, donc, on peut construire des intimités partagés, expérimenter des formes d'*empowering* et des stratégies de résistance et créer des contre-productions narratives.

Qu'est-ce que le rapport entre espace, performance et corps nous apporte ?

Il nous permet d'aborder la question du rapport des minorités à l'espace public et d'analyser le processus d'appropriation de l'espace. Cela nous permet de voir dans quelle mesure il est possible de créer des espaces de suspension des normes sociales dominantes, des espaces bienveillant (Prieur 2015).

En deuxième lieu, il nous permet de agir dans l'espace.

Troisième aspect : nous pouvons sortir des conceptions binaires de rapport à l'espace (public/privé) et repenser notre rapport à l'espace en introduisant la dimension intime qui, lorsque elle est fortement reliée au désir et à la sexualité, n'a jamais sa place.

De plus l'articulation entre espaces et corps nous permet de prendre conscience du rapport de changement mutuel, vu la matérialité de cette relation.

Enfin ce raisonnement nous permet de dévoiler le caractère hétéronormé de l'espace public et des institutions (école, hôpitaux, université etc.).

On va donc maintenant voir des exemples qui s'inscrivent dans le recours à la *tactical frivolity*, (<https://vimeo.com/34797734>) le fait de se confronter à la police au cours de manifestations avec des manières non attendues (ironie, jeux, etc.) c'est à dire des modalités corporelles qu'on n'attend pas, dé-placées (*out of place*).

On peut voir dans les die-in de act up un exemple qui fait référence mais aussi je dirai qu'il existe déjà des précédents, notamment dans beaucoup de manifestations du mouvement féministe des suffragettes comme des militantes des années 1970 jusqu'à aujourd'hui.

Il y a plusieurs exemple : de la Barbe aux Tumultueuses, des performances dans les transports aux marches de nuits, aux Slut walk aux Drag king et toutes les masculinités et féminités non dominantes et revendiquées jusqu'à le **Pornoactivisme**. Silvia Corti aka Slavina

(<http://malapecora.noblogs.org>) parle de pornactivisme en relation à un ensemble d'actions performatives qui utilisent le corps nu comme support de l'action et qui rendent les sexualités dissidentes visibles, déclarées et revendiquées. Les corps des pornactivist.es sont des corps politiques sexués, désirants, qui introduisent la composante de la sexualité dans la militance. Une fois qu'on a fait la révolution dans la chambre à coucher, il est temps de mettre la chambre à coucher au cœur de la révolution (Slavina). La sexualité n'est presque jamais explicitée dans la militance, c'est pour cela que le pornactivisme l'explícite et l'utilise (voir par exemple urban porn <http://vjemtv.net/erelevil/>).

Les post porn est un exemple. « Le post porn est un enchainement transversal qui pénètre les sphères les plus diverses de la sexualité et de la production d'images, que ce soit sur *Internet* ou dans les industries culturelles de masse, dans l'art ou dans la théorie, dans la micro comme dans la macro-politique» (Stüttgen 2007, p. 278). C'est pour cela que je m'intéresse au post porn non comme forme d'art mais plutôt comme un mouvement (fluide, pas homogène, formé par des pratiques et points de vue différents) politique. Ou peut-être qu'il serait mieux de dire comme une forme du politique. Selon Marie Helene/Sam Bourcier (2005, pp. 378-379) « L'émergence d'un mouvement et d'une esthétique post-pornographiques (post-porn) à la fin du xxe siècle constitue une critique de la raison pornographique occidentale. Elle peut être analysée comme un "discours en retour", pour reprendre les termes de Foucault, venu des marges et des minoritaires de la pornographie dominante: les travailleurs(ses) du sexe, les individus qui se prostituent, les gays, les lesbiennes, le BDSM (bondage, discipline and sado-masochism), les queer, les trans, les déviants du général assumés comme tels. Le déclin post-porn relève également d'une déconstruction et d'une dénaturalisation de la pornographie moderne comme technologie de production de la "vérité du sexe", des corps et des genres (masculinité, féminité) qui n'auraient pas été possibles sans l'apport des théories féministes, post-féministes pro-sexe et queer ».

Pornacademisme ou comment on intègre la sexualité et le corps dans l'institution et dans les mécanismes de production de la connaissance. Un exemple c'est l'usage du langage performatif avec *Fuck my brain*, séminaires organisés par Bourcier à Paris.

Un deuxième exemple me concerne. En tant que féministe, je pars de moi et de mon positionnement qui est celui d'un ex précaire (13 ans) de la recherche maintenant titulaire. L'espace public que je sens me concerne davantage est celui de la production du savoir. C'est pour cette raison que j'ai décidé de queeriser l'espace public de l'institution universitaire, c'est à dire de créer une porosité entre les espaces dedans et dehors de l'université.

Je travaillais sur les performances postporno dans l'espace public comme exemple de création d'espaces de suspension de la norme. Je suis tout de suite entrée en conflit avec la norme disciplinaire (la géographie) et j'ai du faire face à ses réactions vis à vis de mon sujet, un 'dirty topic' gênant qui concerné des sujets (mes enquêtes) avec des corps aux sexualités hors-norme, dissidentes. La chose plus simple était de délégitimer mon travail comme 'non géographique'. Je m'interrogeais sur la question du rapport entre recherche académique et militance, sur le rapport au terrain et sur les formes de diffusion des résultats des recherches au dehors de la communauté 'scientifique'.

J'ai donc pensé d'utiliser le moyen que j'étudiais (la performance) et le support (le corps) pour expérimenter de nouvelles modalités de diffusion des résultats des recherches (géographiques). J'ai donc mise en place le projet/personnage de Zarra Bonheur :

« Il était une fois une chercheuse universitaire-polytopique-queer-feministe-militante-dissidente sexuelle. Un jour elle réalise que sa créativité ne doit pas forcément rester reléguée à des articles scientifiques. Elle décide de libérer les sujets, les réflexions, les théories et les pratiques de recherche du papier imprimé comme la seule expression acceptée et légitime de communication scientifique et elle transforme ses recherches sur le genre, les sexualités, le corps et la dissidence en performances collectives. Zarra Bonheur naît, performeuse-chercheuse-polytopique-pornoactiviste-queer-feministe-militante-dissidente sexuelle, résultat de la contamination *Do It Yourself* et de l'amour diffusé de ses amies ».

Zarra Bonheur traduit les recherches scientifiques en performances. Le but est de briser les limites entre les contextes (scientifique/militante), les productions (high culture/pop culture), les lieux (université/salle de théâtre, squat, association), les expressions (conférence/performance) et de produire des espaces de subversion/transgression des normes. Pour cette raison, Zarra Bonheur est devenu aujourd'hui un collectif dont Silvia Corti aka Slavina (temoin.e privilégié.e de ma recherche de terrain) fait partie. Zarra Bonheur travaille dans les interstices pour créer des *spaces in between*. C'est le cas de *Porno trash*, une performance créée à partir de mes recherches sur le rapport entre corps et espace et sur la représentation/perception de la nudité dans l'espace public. Chaque performance se transforme selon les lieux et les personnes impliquées qui changent tout le temps. C'est pour cette raison que Zarra Bonheur ne représente pas une personne mais plutôt un projet collectif de dissidence, de résistance, d'expérimentation et de pornoactivisme (académique).

Certaines des performances ont permis de réfléchir sur le poids des normes, sur le droit à rendre visible le corps du chercheur.e et de ce qui est considéré comme licite/illicite. J'ai voulu au début expérimenter la question des limites, la perception de la nudité en milieu

académique et transformer en performance des problématiques épistémologiques (le rapport du chercheur avec son terrain, le voyeurisme de la recherche, la non-restitution des recherches aux contextes étudiés et aux sujets impliqués, la formation d'un discours scientifique légitimé qui risque d'invisibiliser les discours produits de l'intérieur, l'invisibilisation du corps du chercheur censé n'être formé que par sa tête, le fait que une conférence est aussi une performance) que nous ne sommes normalement censé.e.s soulever qu'avec des moyens légitimes : un slide de power point ou un article publié dans une revue 'scientifique'. Pendant une conférence à l'Université de Bordeaux où j'ai été invité pour parler de mes recherches sur le post porno je me suis déshabillé au fur et à mesure que je développais mon intervention. J'ai utilisé les outils de la performance universitaire (power point, micro, un stylo dans mes mains) et les langages savants pour créer un court-circuit entre message, référence et code. Le vidéo a été mise sur internet par les organisateur.ice.s du colloque en février 2013 mais c'est seulement quand j'ai été recrutée à la Sorbonne (mai 2013) que la lapidation médiatique sur internet a commencé, aussi que les remeurs plus ou moins violents à l'Université. Le vidéo a été relayée dans beaucoup de sites de droite, catholiques, conservateurs qui annoncent la colonisation queer de l'université française et la décadence morale de l'institution (Baldo 2014).

Malgré la réticence voir refus de beaucoup de collègues, l'enthousiasme des autres et l'indifférence pour une question considérée en fin de compte comme 'pas sérieuse' ou 'pas importante', il est difficile aujourd'hui d'en évaluer les effets. En revanche, Zarra Bonheur peut potentiellement soulever une discussion sur les limites du savoir académique, de l'engagement du chercheur et sur qui a le droit de décider ce qui est *in place* ou ce qui est *out of place* (Borghi, Bourcier, Prieur 2016).

« La marginalité est un lieu radical de possibilité, un espace de résistance. Cette marginalité que j'ai défini comme spatialement stratégique pour la production d'un discours contre-hégémonique, est présente pas seulement dans les mots mais aussi dans les façons d'être et de vivre. Je ne me référerai pas, en conséquence, à une marginalité que on pourrait perdre - quitter ou abandonner - au fur et à mesure qu'on s'approche du centre, mais plutôt d'un lieu où on pourrait habiter, auquel rester fidèles, parce que c'est bien de cela que notre capacité de résistance se nourrit. Un lieu capable de nous offrir la possibilité d'une perspective radicale à partir de laquelle regarder, créer, imaginer des alternatives et des nouveaux mondes » bell hooks, 1991 □

Bibliographie

- Arfini E., 2011, « Doing gender, ovvero: che ne facciamo del genere? », in L. Borghi et al. (dir.), *Le cinque giornate lesbiche in teoria*, Rome : Ediesse.
- Baldo, M. (2014) *When the Body of the Queer Researcher is “Trouble”*, *Lamba Nordica*, n° 2, p.118-132
- Barthe-Deloizy F., 2003, *Géographie de la nudité : être nu quelque part*, Rosny-sous-Bois : Ed. Bréal.
- Blidon M., 2009, « Genre et sexualité : deux impensés de la géographie politique française », in S. Rosière et al. (dir.) *Penser l’espace politique*, Paris, Ellipses.
- Blunt A. et J. Wills, dir., 2000, *Dissident Geographies*, Prentice Hall.
- Borghi, R. « Post-Porn. », *Rue Descartes* 3/2013 (n° 79) , p. 29-41 www.cairn.info/revue-rue-descartes-2013-3-page-29.htm.
- Borghi, R. *L'espace à l'époque du queer : contaminations queer dans la géographie française*. In *Politiqueer* <http://politiqueer.info/numeros/rpqfrancofolles/espace-queer/>
- Borghi, R., M.H/Sam Bourcier, C. Prieur (2016). « Performing Academy: Feedback and Diffusion Strategies for Queer Scholactivists in France » In (G. Brown and K Brown, eds.) *Research Companion to Geographies of Sex and Sexualities* (section 3 Decolonizing Sexualities: Section introduction, R. Kulpa and J.M. Silva). Farnham (UK) : Ashgate.
- Bourcier M.H., « Postpornographie », in P. Di Folco (dir.) *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005, p. 378.
- Bourcier, M.H. (2006), *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles*, Paris, Balland.
- Bourcier, M.H. (2005), *Queer Zones 2. Sexpolitiques*, Paris, La Fabrique.
- Bourcier, M.H. (2011), *Queer Zones 3. Identités, cultures, politiques*, Paris, Amsterdam.
- Butler J., 2004, *Le Pouvoir des mots. Politique du performatif*, Paris : Amsterdam.
- Butler J., 2005, *Trouble dans le genre*, Paris : la Découverte.
- Butler J., 2008, *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, Paris : Amsterdam.
- Butler J., 2009, *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe*, Paris : Amsterdam.
- De Lauretis T., 2007, *Théorie queer et cultures populaire*, Paris : La dispute.
- De Lauretis, T. (1991). Introduction to the conference *Queer Theory: Lesbian and Gay Sexualities*. In *Differences* 3, n. 2, pp. III-XVIII.
- Foucault, M., 1975, *Surveiller et punir*, Paris : Gallimard.
- Chapuis A., 2010, « Performances touristiques. D’une métaphore à un cadre de pensée géographique renouvelé », in *Les mondes du Tourisme* 2 : 44-56.

- Gregson N. et G. Rose., 2000, « Taking Butler elsewhere: performativities, spatialities and subjectivities », in *Environnement and Planning D: Society and Spaces*, 18: 433-452
- Halberstam, Judith. 1999. *Female Masculinity*. Durham : Duke University Press.
- Hubbard P., 2001, « Sex Zones: Intimacy, Citizenship and Public Space », in *Sexualities* 4:51-71.
- Ion J., S. Franquiadakis et P. Viot, 2005, *Militer aujourd'hui*, Paris : Autrement.
- Jackson S., 2006, « Interchanges: Gender, sexuality and heterosexuality: The complexity (and limits) of heteronormativity », in *Feminist Theory* 7(1): 105-121.
- Johnston L. et Longhurst R., 2010, *Space, Place, and Sex: Geographies of Sexualities*, Lanham MD : Rowman and Littlefield.
- Prieur, C. "Des géographies queers au-delà des genres et des sexualités ?", *EspacesTemps.net*, Travaux, 20.04.2015
<http://www.espacestemp.net/articles/des-geographies-queers-au-dela-des-genres-et-des-sexualites/>
- Stüttgen, T. (2007). Ten fragments on a cartography of post-pornographic politics. In *C'lickme. A netporn studies reader* (K. Jacobs, M. Janssen, M. Pasquinelli, ed.). Institut of network cultures.
- Thrift N., 2000, « Afterwords », in *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 18.
- Volvey, A. « Le corps du chercheur et la question esthétique dans la science géographique », *L'Information géographique* 2014/1 (Vol. 78), p. 92-117.